

# SCOLIA

revue de linguistique 24 / 2010

## L'expression de l'espace en coréen et en français

coordonné par  
Soo-Mi Lee  
Michèle Biermann Fischer

Université de Strasbourg

## Remarques sur la sémantique du nom *espace*

Georges KLEIBER

Université de Strasbourg – UR 1339 LiLPa-Scolia

### Introduction

Notre article se propose d'entrer dans la sémantique du N *espace*. Non pas par la voie habituelle, celle qui consiste d'abord à poser le ou les différents sens d'*espace*, puis qui cherche ensuite, d'une part, à les justifier par des critères formels pertinents pour la mise en relief des polysémies et, d'autre part, à expliquer leur fonctionnement et les relations qui les unissent. Une telle façon de faire serait tout à fait légitime, mais si nous empruntons un autre chemin, c'est pour deux raisons. La première est qu'il nous semble plus facile ou moins risqué, provisoirement et uniquement provisoirement, d'aborder la sémantique du N *espace* en nous limitant à une ou deux facettes de son sémantisme. La seconde est que, tout en dégageant des facettes et aspects sémantiques inattendus, notre démarche permet d'éviter les écueils que rencontre une investigation lexico-sémantique classique lorsqu'elle s'en prend à des noms de la généralité d'*espace*.

Le N *espace* fait partie de ces noms que l'on pourrait appeler « sommitaux » ou « topiques », qui se placent au sommet des hiérarchies et domaines lexicaux et dont la généralité a pour conséquence de rendre difficile une approche définitoire de leur sens<sup>1</sup>. L'abstraktivité

---

1 Voir pour le nom *chose*, G. Kleiber (1987 a et b).

et la ténuité sémantique du N *espace*, conjointe à un statut qui tutoie la « primitivité », font qu'il est quasiment impossible de le définir sans éviter la circularité. C'est ainsi que le *Petit Robert* définit *espace* au moyen de *lieu* (cf. 'lieu, plus ou moins bien délimité, où peut se situer quelque chose') et *lieu* en recourant à *espace* (cf. 'portion déterminée de l'espace, considérée de façon générale et abstraite'). R. Huyghe (2009) se sert fréquemment du N *étendue* pour approcher le sens d'*espace* (cf. « *espace* décrit l'étendue dans son extension », 2009 : 172), un N que les définitions lexicographiques cernent à l'aide du N *espace*, *étendue* étant défini comme 'portion d'espace qu'occupe un corps' ou encore comme 'l'espace perceptible, visible; l'espace occupé par quelque chose' (le *Petit Robert*).

Il arrive aussi qu'on réintroduise dans la description d'*espace* le terme lui-même que l'on décrit, ainsi qu'en témoignent les expressions que nous avons soulignées dans les formulations suivantes de R. Huyghe (2009) :

« *Place* et *espace* se distinguent ainsi de *zone*, *emplacement*, *site* et *région* par une plus grande capacité à représenter l'étendue **spatiale** en tant que telle. Ils peuvent notamment décrire une **quantité d'espace** sans passer par la référence à une entité elle-même dotée de dimensions » (31-32)

« (...) *place* et *espace* semblent voués sémantiquement à dénoter l'**espace** dans son extension » (32)

« Le nom *espace* a un statut particulier au sein des NGE (= noms génériques d'espace), car il peut dénommer le tout **spatial**, comme étendue infinie et primitif empirique (*l'espace* et *le temps*), avec parfois une valeur notionnelle (*l'espace* chez Descartes). Il est donc le nom du domaine auquel on rattache *lieu*, *endroit*, *place*, *zone*, etc. Il se distingue toutefois de l'ensemble de ces noms par son aptitude à décrire l'étendue, et dans ses emplois dénombrables, des **portions d'espace**. » (72)

Emprisons-nous de souligner qu'il ne s'agit pas là d'une critique dirigée contre ces définitions et descriptions: le statut notionnel « premier » du N *espace* et la « maigreur » sémantique et la spécification référentielle tenue et vague qui en découlent rendent, redisons-le, inévitables de telles circularités et tautologies.

On retrouve d'ailleurs au niveau des usagers l'écho de ces difficultés. Un locuteur n'a pas de peine à interpréter les énoncés comportant le N *espace* — le mot lui est familier — mais, dès qu'on lui demande de dire ce qu'il dénomme ou à quoi il renvoie, il se retrouve dans la situation

de Saint-Augustin face au temps: il sait ce que c'est tant qu'on ne lui demande pas de dire ce que c'est.

Ajoutons encore un dernier point: le fait que l'espace constitue une des grandes questions de la philosophie et se révèle centrale dans des disciplines scientifiques différentes comme la physique ou la géométrie, par exemple, n'est pas pour clarifier la chose, bien au contraire, car cela conduit bien souvent à des définitions et conceptions où ces différents domaines s'entremêlent de manière non explicite.

Au lieu donc d'aborder de front et de manière globale son sens, nous nous servirons de la clef que représente l'opposition *nom abstrait/ nom concret* pour entrer dans la sémantique du N *espace*. L'intérêt d'une telle investigation, que nous avons également menée dans le domaine des odeurs (G. Kleiber et M. Vuillaume, à paraître et G. Kleiber, à paraître a), des couleurs (G. Kleiber, 2009), du mouvement (G. Kleiber, à paraître b) est de faire émerger quelques-uns des traits ontologiques basiques des entités dénommées par le N analysé et donc de contribuer, par des propriétés linguistiques, à déterminer quel est pour nous, c'est-à-dire les sujets parlants, le type d'entité dénommé par le N *espace*. Ce qui sous-tend notre démarche, c'est que nous pensons, à la suite de Z. Vendler (1967), que le langage est en quelque sorte, un «outil philosophique» qui permet d'accéder aux principales catégories et distinctions conceptuelles au moyen desquelles nous pensons dans une langue donnée.

Notre point de départ sera donc la question: est-ce que le N *espace* est un nom abstrait ou un nom concret? Tout dépend évidemment de la conception que l'on a de l'opposition *noms concrets/ noms abstraits*, les définitions de l'opposition donnant lieu, comme l'on sait, à des critères divergents<sup>2</sup>, pouvant conduire au paradoxe de noms à la fois abstraits et concrets (G. Kleiber, 1994, ch. 3). Cette pluralité de critères définitoires a toutefois un avantage, celui de mettre au jour, lorsqu'on applique les différents critères à un même type de nom, des traits sémantiques généraux de ce nom. Notre enquête ainsi ne va pas seulement, on s'en rendra vite compte, nous amener à répondre à la question du caractère abstrait ou concret du N *espace*, mais elle nous

---

2 On peut néanmoins subsumer toutes les conceptions de l'abstrait en postulant qu'il s'agit toujours de *moins* par rapport au concret, que quelque chose en somme est «abstrait» ou «enlevé de».

conduira également à mettre en jeu d'autres aspects essentiels de ce nom, qui n'auraient pas forcément été mis en avant par une approche définitoire plus classique.

Notre parcours comportera trois parties d'inégales grandeur et importance correspondant aux trois oppositions les plus généralement relevées pour définir la distinction *noms abstraits/ noms concrets*:

- *Autonomie référentielle/ non autonomie référentielle*
- *Matériel/ immatériel*
- *Accessible aux sens/ inaccessible aux sens*

Nous traiterons rapidement les deux premières et accorderons plus d'importance à la troisième. Chemin faisant, on le verra, se mettront en place quelques éléments de base pour asseoir la sémantique d'*espace* et, concomitamment, seront mis en lumière certains paradoxes auxquels donne lieu son traitement sémantique.

## 1. Autonomie référentielle/ non autonomie référentielle

Une des conceptions les plus prégnantes de l'opposition abstrait/ concret considère que le détachement ou non détachement référentiel représente le critère déterminant. Du coup, seront qualifiés de *concrets* les noms dont les entités sont des entités autonomes, pouvant subsister par elles-mêmes, alors que les noms *abstraits* renvoient à des entités qui sont dépendantes ontologiquement d'autres entités et qui ne peuvent donc exister que s'il est fait « abstraction » des entités dont elles dépendent. Il s'agit d'une différence opérée dans l'ontologie classique entre les propriétés et les objets porteurs de ces propriétés. Mais cette non autonomie référentielle, c'est-à-dire cette impossibilité de subsister par soi-même, n'est pas seulement l'apanage des propriétés et lorsque P.F. Strawson (1977) divise les concepts en deux catégories suivant qu'ils sont autonomes ou non, il englobe sous les non autonomes également les événements (*explosion, course, mort*, etc.). Les concepts autonomes, auxquels répondent les *substantifs catégorématiques* (G. Kleiber, 1981), ont des occurrences qui ne nécessitent pas l'existence d'autres occurrences, alors que les occurrences des non autonomes, qui, lorsqu'ils sont à la forme nominale, représentent les *substantifs syncatégorématiques* (G. Kleiber, 1981), supposent l'existence d'une occurrence d'un autre concept. Une occurrence de *chien* ne suppose pas l'existence d'une occurrence d'un

autre concept, alors qu'une occurrence de *blancheur* ou d'*explosion* n'existe que s'il y a une occurrence d'un autre concept, c'est-à-dire que s'il y a quelque chose qui est blanc et quelque chose qui explose.

Qu'en est-il alors de notre N *espace*? Les discussions philosophiques<sup>3</sup> peuvent donner à penser, étant donné la complémentarité avec la matière ou les objets qu'elles mettent en avant, qu'il y a une dépendance ontologique entre les entités dénotées par *espace* et les entités matérielles présentées comme occupant de l'espace. La perception de l'espace est liée à celle des objets matériels. Mais si l'on se place sur le plan linguistique, le comportement du N *espace* ne répond en rien à celui des substantifs non autonomes ou syncatégorématiques: il n'implique nullement des arguments comme les N de propriété (*bonté*) ou les N processifs (*explosion*, *danse*) et ne donne pas lieu à des constructions où les compléments du N non autonome sont les arguments dont il dépend et où la glose qu'ils suscitent fait apparaître leur côté prédicatif.

C'est ainsi qu'on n'a pas à côté de SN tels que *la tristesse de Paul* (pour *Paul est triste*) ou *l'explosion d'une bombe* (*une bombe + exploser*) qui révèlent la nature non autonome des N *tristesse* et *explosion* des SN similaires avec *espace*. Sur un plan référentiel, après une description définie ou démonstrative de type *Le / Ce N*, son autonomie se manifeste dans l'étrangeté d'une question en *de quoi?* ou *de qui?*, impliquant la dépendance existentielle de l'occurrence dénotée et destinée à saturer les places de compléments laissées libres par l'expression :

*Cette / L'explosion* → (*explosion*) *de quoi?*

*Cette / La tristesse* → (*tristesse*) *de qui?*

*Ce / Le blé* → ? (*blé*) *de quoi?*

*Ce / Le vélo* → ? (*vélo*) *de quoi?*

*Cet espace / L'espace* → ? (*espace*) *de quoi?*

Selon le critère *autonomie référentielle* vs *non autonomie référentielle*, le N *espace* apparaît donc clairement comme concret. Il n'en va plus ainsi si on fait jouer le critère de la matérialité.

3 Voir les présentations faites dans J. Derville-Bastuji (1982), C. Vandeloise (2001) et R. Huyghe (2009).

## 2. Immatérialité

Le N *espace*, tout comme les autres N spatiaux généraux (*lieu*, *endroit*, *place*, etc.), n'a pas de signification matérielle. Son immatérialité, signalée par la quasi-totalité des observateurs (C. Vandeloise, 2001 et R. Huyghe, 2009)<sup>4</sup>, se manifeste de différentes manières. Il ne donne pas lieu à des SN du type *N + en + Nmatière*<sup>5</sup> comme par exemple *robe en laine*, *fauteuil en cuir* ou *mur en briques* (R. Huyghe, 2009 : 20) :

\**Un espace en laine / en cuir / en briques*

Il ne se combine pas avec les prédicats (verbes et adjectifs, substantifs quantificateurs, etc.) qui impliquent un argument ayant de la matière :

\* *Tâter / palper / toucher / froisser / déchirer / briser / peser un espace*

\* *Un espace fragile / solide / friable / dur / moelleux / rugueux / épais*

\* *Un espace d'un kilo / d'un litre*

\* *Un kilo / un litre d'espace*

? *Un morceau d'espace*

? *La substance / la matière d'un espace*

En emploi massif, à la différence des N de matière comme *sable*, *vin*, etc., il refuse le N quantificateur *quantité* et rejoint sur ce point les N de propriétés comme *tristesse* :

*Une grande quantité de sable / du sable en quantité*

*Une grande quantité de vin / du vin en quantité*

\**Une grande quantité d'espace / \*de l'espace en quantité*

\**Une grande quantité de tristesse / \*de la tristesse en quantité*

Toujours en emploi massif, il n'accepte pas, semblable aux N de couleurs et aux N d'odeurs, la construction *dans + de le N*, caractéristique des N de matière :

4 On notera toutefois que A. Borillo (1998 : 2) parle d'*espace matériel* et définit les lieux comme des «portions de l'espace matériel dans lequel nous nous situons et nous évoluons». Il se peut toutefois que par *espace matériel*, l'auteur entend renvoyer à l'espace où logent les objets matériels, ce qui permet de maintenir alors l'immatérialité d'*espace*.

5 On a par contre des SN binominaux en *espace + de + Nmatière* (cf. *Un espace de sable s'étendait à perte de vue* ou *Un espace de terre en jachère faisait la transition entre la plaine cultivée et la forêt de chênes*). De tels exemples ne remettent pourtant pas en cause le caractère non matériel du N *espace*, étant donné que c'est le côté bidimensionnel de surface ou d'étendue qui se trouve activé et nullement celui d'objet tridimensionnel matériel. On notera que le N *surface* a le même comportement : \**une surface en eau* vs *une surface d'eau*.

*Dans du sable/ de la peinture*

*\*Dans de l'espace*

*\* Dans du rouge<sup>6</sup>*

*\* Dans de l'odeur/ du parfum<sup>7</sup>*

R. Huyghe (2009: 19-20) mentionne encore la difficulté d'une reprise par *dedans* du SP *dans/ un/ l'espace*. L'emploi de *dedans*, parce qu'il exige un N dénotant un objet aux frontières matérielles saillantes, n'est guère possible avec un N immatériel. On ne saurait donc avoir :

*Les objets sont dans l'espace* → *\*Les objets sont dedans* (R. Huyghe, 2009: 20). R. Huyghe note toutefois que cette impossibilité est moins nette si l'espace en question est délimité par des bornes matérielles et que donc la reprise suivante suscite un sentiment d'acceptabilité plus grand que celle de l'exemple précédent :

*La souris s'est cachée dans ce petit espace. → ?? La souris s'est cachée dedans.*

Est-ce vraiment le trait non matériel d'*espace* qui est en cause?<sup>8</sup> Nous laisserons la question ouverte en indiquant simplement qu'une des pistes possibles est constituée par l'opposition *dedans/ dehors*, ainsi qu'en témoigne la séquence suivante :

*Les objets sont en dehors de l'espace. Ils ne sont pas dedans.*

Quoi qu'il en soit, ce qui reste, nous semble-t-il, bien acquis, est qu'*espace* est bien un N immatériel et donc un N abstrait selon la définition *concret = matériel* et *abstrait = immatériel*.

Mais on ne peut évidemment en rester là, sinon on n'arrive plus à faire la différence entre précisément les *espaces* – « spatiaux » (!) et les autres espaces, le temporel en premier lieu, mais également des espaces du type *espace littéraire*, *espace de la morale*, *espace psychologique*, *espace social*, *espaces mentaux*, etc. On peut bien évidemment arguer qu'une telle différence ne tient pas et qu'il n'y a qu'un sens d'*espace*, transdomanial, qui permet d'expliquer la multiplicité d'espaces constatée. Une telle position est tout à fait défendable. Elle a l'avantage d'unifier une division sémantique que l'on peut juger peu économique et manquant de pertinence phénoménologique. Il nous semble toutefois

6 Possible, bien entendu, dans le sens de substance qui donne la couleur rouge.

7 Comme pour *rouge* la construction est possible pour *parfum* dans son sens de substance odoriférante.

8 Voir H. Vassiliadou ici même.



qu'il faut opérer la différence entre *espace* renvoyant à des occurrences physiques de notre monde réel et *espace* renvoyant à des entités de domaines différents ou ... « non spatiaux ».

Deux arguments suffiront à valider linguistiquement une telle séparation. Il n'est nul besoin d'expansion ou de modificateur ou de contexte particulier pour préciser qu'il s'agit d'*espace* 'physique' – l'interprétation « physique » est acquise grâce au N lui-même – alors qu'une telle complémentation est nécessaire s'il s'agit d'espaces différents. C'est ainsi que si nous prenons des énoncés génériques tels que :

*L'espace contient énormément de choses / peut tout contenir.*

*L'espace est un luxe aujourd'hui.*

c'est l'interprétation 'physique' qui prévaut, alors que le cotexte, d'une part, s'accommoderait d'une interprétation spatiale différente, et, d'autre part, permettrait d'avoir le sens « unique » coiffant tous les espaces « spécifiques »<sup>9</sup>.

Le deuxième argument est que le N *espace* – 'physique' connaît des constructions et des cooccurrences qui ne se retrouvent plus lorsqu'on passe à d'autres domaines. La chose est bien connue pour l'emploi temporel (cf. *en l'espace de* ... chez A.-M. Berthonneau, 1989). Elle l'est également pour les cooccurrences où il est facile de montrer qu'elles ne se retrouvent pas d'un domaine à l'autre (cf. *un espace allongé, volumineux, de trente-cinq mètres*, etc.). Il nous semble donc préférable de maintenir séparé le sens 'physique' d'*espace*<sup>10</sup>. L'application à *espace* de la conception de l'opposition abstrait / concret en termes d'accessible aux sens / inaccessible aux sens ne fera que renforcer la pertinence de cette distinction.

### 3. Des entités perceptibles par la vue

L'application du critère sensible / non sensible conduit à conclure cette fois-ci au caractère concret d'*espace*. Les entités dénotées par *espace* sont en effet des entités perceptibles par le sens visuel. Trois

9 Pour la non-unification en matière de polysémie, voir G. Kleiber (à paraître c).

10 Ce qui ne signifie évidemment pas qu'il est premier et que les autres en sont dérivés. Ceci est une autre histoire.

types d'arguments linguistiques peuvent venir à l'appui d'une telle conclusion.

En premier lieu, *espace* peut être l'objet de verbes de vision :

*L'espace qui s'offre à nos yeux  
Devant nous, l'espace à perte de vue  
Je sais qu'il y a un petit espace entre les deux parois, mais d'ici il n'est pas visible.*

Deuxièmement, il accepte des propriétés de taille, qui sont celles des objets concrets et qui passent pour être des propriétés visibles, susceptibles d'être mesurées :

*Un espace de grande dimension  
Un petit espace / un grand espace / un espace minuscule / gigantesque / énorme / restreint  
Mesure l'espace qu'il y a entre les deux rangées.*

En troisième lieu, si les entités dénotées par *espace* n'ont pas de matière, elles possèdent par contre une forme, comme l'indiquent les combinaisons *espace* + « adjectifs de forme » :

*Un espace triangulaire / rond / allongé / étroit / resserré*

Le problème, c'est que, lorsqu'on s'interroge sur ce qu'on voit, quand on voit un espace ou de l'espace, on est conduit à répondre qu'on ne voit rien ou qu'on ne voit que du vide ! Le résultat est pour le moins paradoxal : comment peut-on à la fois voir quelque chose (*un espace* ou *de l'espace* ou encore *l'espace*) et ne rien voir quand même ? Avant de répondre à ce paradoxe, apportons quelques indices qui légitiment sa pertinence.

Nous reprendrons tout d'abord l'histoire du cercle rouge sur un mur blanc de R. Langacker (1991 : 112). R. Langacker observe que, tant qu'on est à distance suffisante du mur, on distingue encore le cercle rouge et on peut donc parler de *tache rouge*. Mais si on se rapproche du mur de telle sorte que l'on ne distingue plus dans le champ de vision le fond blanc, alors les choses en vont autrement : on ne voit plus une tache ou un cercle rouge, ou même *de la tache*, mais on ne voit plus que *du rouge* ; l'occurrence de *rouge* ne se trouve pas bornée dans l'espace bi-dimensionnel perçu. Imaginons à présent qu'il n'y ait qu'un cercle tracé sur le mur (qui n'a donc pas de couleur autre que celle du mur blanc), qui délimite donc un espace circulaire sur le mur, et opérons le même rapprochement qu'avec le cercle rouge. De même

qu'auparavant, on peut parler de cercle tant que les limites du cercle restent dans notre champ de vision et on ne peut dire qu'on voit *du cercle* lorsque ces limites ne sont plus perçues. L'intéressant dans notre version « spatiale » de l'histoire, c'est que, si on peut continuer de dire qu'on voit du blanc, puisque le mur est blanc, on ne saurait par contre pas dire *je ne vois plus que de l'espace*. Si l'on entend marquer qu'on ne voit plus le cercle, ça sera plutôt *je ne vois plus rien que je ne vois plus que de l'espace*.

En deuxième lieu, si on peut voir *un espace clos, ouvert, minuscule*, on n'aura pas par contre, comme pour *sable*, par exemple :

*\*Je vois de l'espace dans la cour.*

*Je vois du sable dans la cour.*

Troisièmement, il est intéressant d'observer qu'il est difficile d'avoir en emploi déictique gestuel un énoncé tel que :

*Ça, c'est de l'espace.*

alors qu'on a sans problème en deixis gestuelle :

*Ça, c'est du sable.*

Le quatrième indice est fourni par le recours fréquent au nom ou à l'adjectif *vide* ou encore à l'adjectif *pur* appliqué à *étendue* ou à *extension* pour cerner le sens d'*espace*, comme le montrent ces différentes caractérisations formulées par R. Huyghe (2009) :

- a) « *espace* dénote l'étendue pure, le vide » ; « *espace* décrit des étendues vides, et donc disponibles » (R. Huyghe, 2009 : 172)
- b) « *de l'espace* peut se contenter de la description du vide, sans projection de localisation » (R. Huyghe, 2009 : 170)
- c) « Dans le monde physique, *un espace* dénote une portion du vide qui s'intercale entre les objets » (R. Huyghe, 2009 : 173)

Notre dernier point est qu'il est impossible de dessiner ou de se représenter mentalement les entités dénotées par *espace* sans faire intervenir d'autres entités. Si on demande à quelqu'un de dessiner un espace ou de l'espace (ou encore, si l'on est philosophiquement plus « vicieux »), l'espace, on est sûr de susciter sa perplexité. S'il s'exécute quand même, il fera apparaître nécessairement d'autres entités que celles qu'on lui demande de représenter. S'il représente *un petit espace*, qui peut englober des objets ou non, ou *un espace entre x et y* (un intervalle, dans ce cas), il est obligé de les « matérialiser » grâce à des

frontières ou limites ou bornes qui ne sont pas ... de l'espace et qui sont procurées par des objets matériels ou de simples formes.

On voit ainsi quelle est la « sortie » du paradoxe de l'espace qu'on voit et dont on ne voit pourtant rien. La réponse que l'on peut donner est que la perception visuelle ou visibilité des entités dénotées par *espace* est essentiellement impliquée par la perception visuelle des entités matérielles, c'est-à-dire par d'autres entités qu'elles-mêmes, en somme des entités d'un autre ordre. Autrement dit, la perception visuelle des occurrences d'*espace* est liée à notre perception visuelle des entités matérielles. Comment cela se passe-t-il ?

Quand je vois un objet matériel, donc quand il y a un objet matériel dans mon champ visuel, je ne vois généralement pas que l'objet. Je ne puis percevoir (ou me représenter) un objet matériel (massif ou comptable, cf. *arbre* ou *tas de sable*) dans sa totalité sans percevoir de l'espace autour. La perception d'un arbre suppose qu'il se détache sur un fond<sup>11</sup> qui correspond précisément à ... de l'espace. *Arbre* suppose ainsi une « partie » où il n'y a pas d'autre entité matérielle, cette partie étant appelée *espace*. Ce sont les frontières, donc les formes des objets matériels qui supposent de l'au-delà externe, ou du vide, appelé *espace*. Cela vaut, bien entendu, également pour les emplois non englobants d'*espace*, où *espace* sert à dénoter des intervalles entre deux objets. Si l'on voit qu'il y a un intervalle entre x et z, c'est parce que les limites de l'intervalle spatial en question appartiennent aux objets x et z, et c'est leur perception visuelle qui permet de « voir » l'espace qu'il y a entre elles.

Il s'ensuit qu'un des domaines cognitifs des objets matériels est l'espace ou domaine spatial et que, donc, si la perception visuelle d'une occurrence d'*espace* dépend de celle d'objets matériels, l'inverse est également vrai : la perception des objets matériels se fonde sur une entité de type *espace*. Il y a donc complémentarité entre l'objet matériel et l'espace : la reconnaissance visuelle de l'un se fonde sur celle de l'autre et *vice versa*. C'est dire, d'une autre manière, qu'*espace* renvoie à des entités qui constituent des primitifs expérientiels.

---

11 R. Langacker parlerait ici du *champ du prédicat*.

## Conclusion

Le paradoxe de la « visibilité » des entités dénotées par *espace* se trouve ainsi réglé si l'on accepte que l'espace est la condition nécessaire de la perception visuelle. Cela nous permet aussi de ranger le N *espace* avec les noms « concrets, parce qu'accessibles aux sens ». Cela ne clôt de loin pas ni la question existentielle de l'espace et de la matière, que nous laissons bien volontiers aux philosophes et aux psychologues, ni celle du contenu sémantique lui-même d'*espace*, dont nous n'avons ici même mis en avant que deux dimensions : l'une, négative, à savoir l'immatérialité des occurrences spatiales et l'autre, positive, d'ordre phénoménologique, la perceptibilité par la vue, dimension qui, comme nous l'avons vu fournit un premier élément d'organisation sémantique d'*espace* en distinguant les « espaces visibles » des « espaces non visibles » et, surtout, qui invite à prolonger l'analyse en passant au niveau supérieur, celui de l'opposition *massif/ comptable*, où *un espace* concurrence de *l'espace*.

## Bibliographie

- BERTHONNEAU A.-M. (1989), *Composantes linguistiques de la référence temporelle. Les compléments de temps, du lexique à l'énoncé*, Paris, Thèse de Doctorat d'État, Université de Paris VII.
- BERTHONNEAU A.-M. (1999), À propos de *dedans* et de ses relations avec *dans*, *Revue de Sémantique et de Pragmatique*, 6, 132-41.
- BORILLO A. (1998), *L'espace et son expression en français*, Paris, Ophrys.
- DERVILLEZ-BASTUJI J. (1982), *Structures des relations spatiales dans quelques langues naturelles*, Genève, Droz.
- HUYGHE R. (2009), *Les noms généraux d'espace en français. Enquête linguistique sur la notion de lieu*, Bruxelles, De Boeck & Duculot.
- KLEIBER G. (1981), *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.
- KLEIBER G. (1987 a), Une leçon de CHOSE : sur le statut sémantico-référentiel du mot CHOSE, *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques*, 53, *La référence, points de vue linguistique et logique*, Université de Neuchâtel, 57-75.

- KLEIBER G. (1987 b), Mais à quoi sert donc le mot CHOSE ? Une situation paradoxale, *Langue Française*, 73, 109-127.
- KLEIBER G. (1994), *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris, Armand Colin.
- KLEIBER G. (2009), Couleurs et espace, *Analele Universitatii « Stefan cel Mare » Suceava*, Seria Filologie, A. Linguistica, t. XV, n°1, Numéro spécial sur les couleurs (Dosar: Culori în cuvinte), 143-158.
- KLEIBER G. (à paraître a), Petite sémantique des couleurs et des odeurs, in Actes du VIe Colloque International « *Linguistique contrastive germano-romane et intraromane* » (Innsbrück, 3-5 septembre 2008).
- KLEIBER G. (à paraître b), Dans le « sens » du mouvement : éléments de sémantique conceptuelle du nom MOUVEMENT, Mélanges Peter Koch.
- KLEIBER G. (à paraître c), Petit essai pour montrer que la polysémie n'est pas un ... sens interdit, *Cahiers de Lexicologie*.
- KLEIBER G. et VUILLAUME M. (à paraître), Sémantique des odeurs, *Langages*.
- LANGACKER R., 1991, Noms et verbes, *Communications*, 53, 103-155.
- STRAWSON P.F. (1977), *Étude de logique et de linguistique*, Paris, Seuil.
- VANDELOISE C. (2001), *Aristote et le lexique de l'espace*, Stanford, Éditions CSLI.
- VENDLER Z. (1967), *Linguistics in Philosophy*, Ithaca, Cornell University Press.